

« On est tous des composts »

Discours et pratiques écologistes autour des déchets organiques et des toilettes sèches

Jean Chamel

CHAMEL Jean, 2017, « « On est tous des composts ». Discours et pratiques écologistes autour des déchets organiques et des toilettes sèches », *Tsantsa*, n° 22, p. 89-94.

Cet article vise à analyser les discours et pratiques d'un réseau informel d'écologistes autour de la question des déchets organiques. Ce réseau, objet d'une recherche doctorale en cours, s'étend en France et en Suisse romande, avec quelques ramifications en Belgique francophone. Il relie une centaine d'acteurs, identifiés par échantillonnage en boule de neige, dont la production de discours (livres, articles, blogs, revues, conférences, tribunes, etc.) est l'activité centrale. Ces acteurs appartiennent à des réseaux de plus petite taille qui se révèlent être interconnectés, parmi lesquels l'Institut Momentum¹, les associations Terr'Eveille² et Chrétiens Unis pour la Terre³ et un réseau écospirituel romand plus informel⁴.

Ils se disent le plus souvent écologistes et se déclarent proches, sans en être nécessairement membres, des mouvements de la Transition⁵ (et de sa composante spirituelle, la « transition intérieure ») et des Colibris⁶, respectivement inspirés par le permaculteur britannique Rob Hopkins et l'agroécologiste franco-algérien Pierre Rabhi. Ces acteurs, en majorité (deux tiers) des hommes, ont pour la plupart entre 30 et 60 ans. Ils⁷ sont issus des classes moyennes supérieures, ont un fort capital éducatif et culturel (presque tous ont un Master ou équivalent, un tiers détient le titre de docteur), lisent et écrivent beaucoup, s'expriment souvent en public et se révèlent ainsi être les intellectuels engagés d'une certaine écologie combinant une

¹ <http://www.institutmomentum.org> consulté le 23.11.2016.

² <http://www.terreveille.be> consulté le 23.11.2016.

³ <https://chretiensunispourlaterre.wordpress.com> consulté le 23.11.2016.

⁴ Sur cette centaine d'acteurs, une petite trentaine n'a pas été rencontrée mais leurs discours publics ainsi que leurs interactions avec les autres acteurs ont été analysés. La question des limites de l'étude d'un réseau social est un sujet délicat (Mercklé 2004). Pour la présente recherche, plutôt que de tracer une frontière arbitraire entre *insiders* et *outsiders*, a été préférée une approche plus souple distinguant le « cœur » du réseau, où les liens entre acteurs sont les plus denses et la congruence des discours et pratiques la plus élevée, de ses « périphéries ».

⁵ <https://transitionnetwork.org> consulté le 23.11.2016.

⁶ <https://www.colibris-lemouvement.org> consulté le 23.11.2016.

⁷ Afin de mieux garantir l'anonymat des propos recueillis au cours d'entretiens ou d'observation participante, le genre des acteurs est « neutralisé » par l'emploi exclusif du masculin. Ce choix se justifie par la surreprésentation d'hommes au sein du réseau étudié.

perspective apocalyptique, l'attente de « l'effondrement », et une vision systémique et holiste, « écospirituelle », du monde, selon laquelle « tout est lié ».

Si lire, écrire et partager leurs réflexions – entre eux et à destination des écologistes se retrouvant dans cette double approche à la fois catastrophiste et spirituelle – est leur activité principale, les acteurs de ce réseau recherchent également une certaine « cohérence » dans leurs pratiques, qui doivent « avoir du sens ». Les pages qui suivent visent à analyser les discours autour de certaines pratiques spécifiques, celles ayant trait à leurs déchets, organiques en particulier, à leur transformation, ce qui m'amènera à discuter les représentations entourant ces pratiques en revenant notamment sur la relativité des notions de propre et de sale et leur inscription dans un système symbolique particulier, comme l'a théorisé Mary Douglas.

Cette recherche s'est structurée autour des discours des acteurs, à travers l'analyse de leurs publications d'une part, et celle des données recueillies au cours d'une cinquantaine d'entretiens ethnographiques d'autre part. Ces intellectuels de l'écologie vivent pour la plupart en milieu urbain, où il leur est difficile de mettre en pratique compostage et toilettes sèches au quotidien. Ils sont cependant nombreux à visiter régulièrement, ou à avoir vécu, dans des « écolieux » ou « écovillages », tels que la communauté de Findhorn en Écosse, le Schumacher College dans le Devon, le Hameau des buis en Ardèche ou la ferme du Bec-Hellouin en Normandie, espaces où ces pratiques sont usuelles. L'enquête a ainsi été complétée par plusieurs séjours dans ces « laboratoires » de modes de vie écologiques et alternatifs.

« Mettre les choses au bon endroit »

Ces écologistes accordent tout d'abord une grande importance au tri sélectif des déchets afin de réduire leur « empreinte écologique ». On peut ainsi citer l'exemple de cette personne qui conserve les opercules des boîtes d'aluminium dans sa poche pour qu'ils soient correctement recyclés parce que « ça [l]e rend malade de pas mettre les choses au bon endroit ». Cet autre écologiste exprime un sentiment très certainement partagé dans l'ensemble du réseau étudié : « je culpabilise quand je jette un papier par terre, ça me met mal à l'aise, je me sens pas bien, pas en harmonie avec moi, alors je ne le fais pas ».

Le compostage peut donc être vu comme participant de cette même logique visant à « mettre les choses au bon endroit ». La matière organique n'a alors, au même titre que le verre, le papier, l'aluminium et certains plastiques, rien à faire au milieu des déchets incinérables puisqu'elle peut être « valorisée », récupérée pour être transformée en humus et utilisée pour amender –

rendre plus productifs – des sols peu fertiles. Ces écologistes sont donc nombreux à avoir une poubelle spécifique pour les déchets alimentaires dans leur cuisine, sur leur balcon ou dans leur jardin. Mais alors qu'une telle pratique est courante en Suisse romande où la collecte des déchets organiques est institutionnalisée dans de nombreuses villes, ce service est plus rare en France. Les acteurs qui n'ont pas de jardin doivent alors parfois marcher quinze minutes pour atteindre un compost collectif, ou s'initient au lombricompostage. Ils sont en effet plusieurs acteurs du réseau, tous habitant Paris, à s'essayer à cette méthode de compostage accélérée grâce à l'introduction de vers de terre dans le compost. Ces lombrics ont pu faire « hurler » leurs partenaires, qui ne cachent pas leur « dégoût », même si cela « intéresse beaucoup les enfants »⁸.

« Le compost, c'est l'alchimie »

Il y a cependant dans le compostage quelque chose de radicalement différent des autres formes de recyclage des déchets. Il ne s'agit en effet pas, ou pas seulement, de réduire son empreinte écologique, mais d'observer le cycle de la vie avec des organismes qui meurent et se dégradent pour permettre à d'autres formes de vie d'éclore et de croître. Comme le dit un acteur, le tri des déchets reste « abstrait », ils disparaissent une fois emmenés par le service de ramassage, alors qu'avec le compost, « on est vraiment dans la vie ». Il s'enthousiasme à propos du compostage :

« Quand la première fois tu peux étendre cet engrais noir qui est le fruit de tous tes déchets, qui sent bon, et que tu peux mettre ça dans la terre, [...] pour moi, symboliquement, le compost c'est génial. Finalement c'est du déchet qui se transforme en source de vie. La vie spirituelle, c'est un compostage permanent puisqu'il s'agit de rien rejeter. On a en nous des ombres, le mal qu'on a pu causer, toutes ces parties de nous qui ne sont pas encore complètement lumineuses et tout ce que tu veux, mais il n'y a rien à rejeter de tout ça, il y a tout qui est à transformer. [...] c'est un peu comme une forme d'alchimie. Pour moi le compost c'est l'alchimie, c'est le plomb qui devient de l'or. Mais c'est ce qu'on a à faire avec tout notre être. » (Cadre dans une ONG, la cinquantaine, Suisse romande)

La vie sous toutes ses formes est en effet à l'honneur dans un compost, lequel réhabilite des formes de vie généralement considérées comme sales, impures, « dégoutantes » voire malsaines : bactéries, champignons, vers de terre. C'est donc une forme d'expérimentation de la « toile de la vie » chère à ces écologistes, avec en plus un processus de transformation, assimilé à

⁸ Entretien avec trois acteurs parisiens. L'un d'entre eux, la journaliste environnementale Jade Lindegaard (*Médiapart*), évoque aussi le sujet dans son livre *Je crise climatique* (2014).

une « forme d'alchimie », qui permet de faire une analogie avec la vie spirituelle. Cette pratique revêt donc une forte dimension symbolique pour ces écologistes de cette pratique :

« [...] les gens qui expérimentent des composts, c'est très, très fort. Ils expérimentent le mystère d'un truc dégoûtant qui devient un truc merveilleux, et c'est bluffant, c'est presque métaphysique comme expérience. On est tous des composts. » (Juriste environnemental, la cinquantaine, Paris)

« Ça devient quelque chose qui n'est pas sale »

Il est une autre forme de compostage qui est l'objet d'un vif intérêt chez les écologistes, celui des excréments. Utiliser de l'eau potable pour les évacuer leur semble être une aberration, un gaspillage inutile, alors même que ces excréments peuvent être « digérés » par des bactéries et également utilisés pour amender des sols. Les toilettes sèches sont alors adoptées comme la solution idéale pour économiser l'eau et composter les déjections humaines. L'on y défèque dans un seau ou au-dessus d'une chambre de compostage, on ajoute un peu de sciure après chaque usage, et de temps à autres le contenu réceptacle est évacué vers un tas extérieur pour qu'il s'y composte à son rythme. Ce système peut sembler « sale » pour l'habitué des « water-closets » usuels, ceux qui l'ont adopté s'en émerveillent au contraire, comme cette écologiste rencontrée par la sociologue Geneviève Pruvost dans le cadre de son enquête sur « l'alternative écologique au quotidien » :

« J'adore mes toilettes sèches. C'est un bonheur d'aller vider son seau. Il faut que je te raconte : la première fois, le compost, quand je me suis rendu compte que ça sentait bon, que c'était de la terre saine, j'ai mis les mains dedans. C'était incroyable. » (Stéphanie, 36 ans, enseignante) (Pruvost 2013 : 47)

Elle n'est pas la seule à accorder une importance particulière à un acte et un processus qui sont généralement escamotés, passés sous silence. Un des néo-ruraux filmés par Jean-Pierre Carles dans son documentaire sur les alternatives au travail salarié parle ainsi de « déposer notre offrande à la terre » (Carles 2007 : 16'55"). Plus loin dans le film, les « toilettes en sec » sont présentées par un autre néo-rural comme « révolutionnaires ». En effet :

« La merde, ça pue [...] c'est un tabou. [...] quand les gens vont dans les chiottes, qu'ils chient dans de l'eau et qu'ils tirent la chasse, fffshhh, ça s'en va et on s'en occupe plus, fini, le tabou, on l'entretient comme ça. À partir du moment où tu vas utiliser un toilette compost [...], tu fais du compost, tu régénères l'humus, tu t'occupes de ta merde [...], ça sent pas, tu le vois [...], ça devient quelque chose qui n'est pas sale [...]. Ça change plein de choses, c'est la base [...] d'un truc qui peut

changer plein de choses derrière. Tous les matins après tu t'aperçois que tu as changé quelque chose de vachement fondamental dans ta vie. » (Carles 2007 : 82)⁹

Au sein du réseau étudié, peu nombreux sont ceux qui utilisent de telles toilettes au quotidien. Habitant pour la plupart en ville, dans des appartements, leur environnement est en effet peu adapté. Un acteur toutefois, qui auto-construit sa maison écologique en région parisienne et vit entretemps dans le jardin (cuisine-salon en plein air sous une bâche, petite yourte faisant office de chambre et de bureau), raconte être passé aux toilettes sèches alors qu'il vivait encore en appartement, ce qui entraînait un peu de logistique pour évacuer les seaux d'excréments.

Ce type de limitation peut inciter certains écologistes à « sauter le pas », tel cet acteur qui explique qu'après avoir atteint la limite de ce qu'il pouvait faire en vivant en appartement, il s'était mis à la recherche d'un « écolieu » pour y vivre et faire le « *next step* », lieu qu'il présente fièrement comme ayant les seules toilettes sèches du Pays de Gex. Ces petits coins écologiques deviennent ainsi un équipement incontournable de tous les écolieux, presque un marqueur identitaire de l'habitat écologique. Le fondateur d'une « recyclerie » ardéchoise installée non loin de l'écovillage du Hameau des buis et inspirée des communautés Emmaüs mais aussi des « oasis en tous lieux » initiées par Pierre Rabhi et son association Terre et humanisme, ironise ainsi en montrant ses toilettes sèches (décorées *vintage*) : « les toilettes sèches, c'est le seul point commun à toutes les oasis ». Et effectivement, elles sont bien présentes dans presque tous les écovillages ou écolieux visités.

Un écovillage fait pourtant exception : la communauté de Findhorn, au Nord de l'Écosse¹⁰. Les toilettes y sont en effet « normales », avec chasse d'eau, mais l'eau est traitée sur place, dans une station d'épuration écologique appelée *Living Machine*. Celle-ci est constituée d'une serre dans laquelle se trouvent de nombreux bacs. L'eau circule de bac en bac, lesquels sont peuplés de bactéries, algues et micro-organismes, ainsi que de plantes d'eau, qui nettoient l'eau en se développant. Ce type de processus de retraitement n'a rien d'exceptionnel, mais beaucoup plus intéressante est la perception de la *Living Machine* au sein de la communauté. Ce n'est en effet pas un lieu caché ou que l'on évite, comme c'est en général le cas pour une station d'épuration. Au contraire, la serre est un lieu de méditation et le passage obligé de tout nouveau visiteur. Une

⁹ Les propos de ces deux néo-ruraux qui s'expriment sous la plume de Pruvost et face à la caméra de Carles méritaient d'être repris parce qu'ils résument parfaitement des représentations partagées par les acteurs. L'action de prendre la terre entre ses mains, qu'elle soit issue d'un compost ou pas, est ainsi souvent rapportée par les acteurs comme une expérience particulière.

¹⁰ Séjour d'observation participante en septembre 2013 à l'occasion d'une *Experience Week*, initiation à l'écovillage par laquelle doivent passer tous les visiteurs qui se succèdent, nombreux, tout au long de l'année.

visite guidée est alors organisée, au cours de laquelle on insiste sur l'interconnexion du vivant, et elle se termine par un temps de recueillement dans la serre, au milieu des bacs de retraitement, au cours duquel chacun est invité à méditer sur le cycle de la vie, à se connecter à cette vie qui se recrée à partir de nos déchets.

Discussion

Comment interpréter cet intérêt particulier chez ces écologistes pour ce qui est considéré par la société en général comme « sale », et qui doit donc être caché, « tabou » ? Avec son essai sur les notions de pollution et de tabou, *De la souillure*, Mary Douglas offre une lecture possible de ces discours et pratiques. Selon elle, la définition du sale est relative, et est considéré comme tel ce « qui n'est pas à sa place » dans un « système symbolique » particulier :

« La saleté n'est donc jamais un phénomène unique, isolé. Là où il y a saleté, il y a système. La saleté est le sous-produit d'une organisation et d'une classification de la matière, dans la mesure où toute mise en ordre entraîne le rejet d'éléments non appropriés. Cette interprétation de la saleté nous conduit tout droit au domaine symbolique. » (Douglas 2001 : 55)

L'intérêt de ces écologistes pour le « sale » peut être l'expression d'une volonté affichée de rupture d'avec l'ordre dominant. Les acteurs, qui disent souvent ne pas trouver leur place dans la société, pourraient ainsi s'identifier à ce qui est rejeté par le système symbolique dominant. Plus certainement, en s'émerveillant de ces excréments transformés en humus, dans lequel on peut mettre les mains, en faisant de la centrale d'épuration de Findhorn un lieu de méditation, ils semblent chercher à inverser la polarité propre/sale. Ce qui n'est qu'un amas de déchets puant et dégoûtant pour le plus grand nombre, devient pour les écologistes un processus « magique » de transformation de la matière organique morte en « source de vie ». Les bactéries sont aussi l'enjeu d'un retournement de perspective : de source de maladies, de mort, dont il faut se débarrasser en désinfectant, stérilisant, aseptisant, elles deviennent également source de vie puisqu'elles sont leurs « ancêtres » et qu'elles font même partie intégrante du corps humain : « je sais que j'ai cent fois plus de bactéries de champignons que j'ai de cellules dans mon corps, donc je suis fait beaucoup plus de non-moi que je suis fait de moi » dit ainsi un acteur. De tels « renversements de valeurs » sont observés par Agnès Jeanjean chez les égoutiers, lesquels, selon elle, « développent des figures inversées, subversives », une « connaissance sensuelle des goûts » qui s'apparente à un « savoir secret quasiment magique » (Jeanjean 2000 : 638 ; voir aussi Jeanjean 1999).

Mais ces inversions du pur et de l'impur, du propre et du sale, ne résultent cependant pas seulement chez les acteurs d'une opposition au système symbolique dominant. Elles correspondent tout autant à la définition d'un nouvel ordonnancement du réel, à la promotion d'un autre système symbolique. En effet, les discours et pratiques autour du compostage, de la transformation des excréments en humus, des vers de terre, des bactéries renvoient tous à un arrière-plan épistémologique et ontologique qui définit « l'être au monde » de ces écologistes. Ceux-ci dénoncent constamment le réductionnisme « cartésien » et son approche mécaniste, le dualisme, l'anthropocentrisme, l'individualisme, la compétition, pour mieux défendre une vision holiste et systémique selon laquelle les êtres vivants, humains et non-humains, entretiennent des relations d'interdépendance fondées sur un principe de coopération. « Tout est lié » et tous les êtres vivants se voient inclus dans une grande et unique « toile de la vie ». Dans cette perspective moniste, unifiant matériel et spirituel, nature et culture, la vie humaine n'est qu'une expression particulière du vivant et elle s'insère dans les cycles de la vie. Il est donc logique de prêter une attention particulière au redéploiement de ses déchets dans de nouvelles formes de vie et d'accorder une plus grande considération aux lombrics et bactéries qui jouent un grand rôle dans ce processus.

Certains poussent cette logique plus loin en prenant au mot l'acteur cité auparavant quand il affirmait qu'« on est tous des composts ». L'ingénieur Philippe Bihoux, acteur du réseau associé à Momentum, évoque ainsi le sujet de la « mort écologique » dans son livre *L'âge des low tech*. L'idéal, selon lui, serait d'être enterré dans « un simple linceul en chanvre grossier, au coin d'un bois, pour amender les sols ». On pourrait alors « faire des cimetières des « bois sacrés », d'inspiration chamanique, qui sentiraient bon l'humus » (Bihoux 2014 : 250-251). Un autre acteur, Pablo Servigne¹¹, est membre du comité scientifique de la Fondation Métamorphose, dont le slogan est « mourir, puis donner la vie... »¹². L'objectif de celle-ci est de parvenir au « miracle de l'humusation » par inhumation en pleine terre dans un linceul biodégradable pour produire un mètre cube de « *super compost* » (Floutié 2016 : 40).

Le corps humain est alors considéré comme de la matière organique dont il faut tirer le meilleur parti pour « protéger la terre coûte que coûte ». Cet intérêt pour des « funérailles bio » n'est pas limité au réseau étudié. Elisabeth Anstett répertorie ainsi les pratiques visant à « recycler des cadavres » en soulignant très justement cette dimension de recyclage afin que « l'être humain [soit] pleinement intégré au cycle naturel écologique » (Anstett 2015 : 154-156). Elle identifie la

¹¹ Pablo Servigne est un entomologiste devenu chercheur indépendant associé à l'Institut Momentum.

¹² <https://metamorphoseproject.wordpress.com> consulté le 18.04.2016.

quête d'une forme d'immortalité, qui correspond au souhait de la Fondation Métamorphose de « donner du sens à l'après-vie »¹³, mais sans évoquer de « dimension spirituelle », contrairement à Rumble *et al.* pour qui cet « utilitarisme écologique » a aussi quelque chose de « sacré », à travers un « réenchantement de la mort » (Rumble *et al.* 2014 : 253).

Ces références restent toutefois vagues, alors qu'il existe une véritable « écologie spirituelle » ou « écospiritualité » à l'œuvre à travers ces discours et pratiques, et qu'elle ne se limite pas à la « mort écologique ». Les acteurs parlent en effet de « métaphysique » et de « mystère » à propos du compostage, et l'un d'eux se réfère plus précisément à l'« alchimie ». Les notions de « transmutation » ou de « métamorphose » sont très courantes dans les discours des acteurs, qu'il s'agisse de « transition intérieure », de « mutation des consciences » ou de « transformation civilisationnelle ». Le compostage est ainsi une expérience concrète de la transmutation où le microcosme bactérien à l'œuvre constitue les « cellules vivantes d'un corps plus grand », entretenant ainsi une relation de correspondance avec la Terre-Gaïa, « planète vivante », suivant une conception organiciste. Ceci caractérise une « forme de pensée ésotérique » (Faivre 2007; Bisson 2013) dans laquelle s'inscrit l'écospiritualité des acteurs, notamment à travers leurs références à l'écologie profonde (Filoramo 1993), à l'écopsychologie et la proximité de certains avec le courant anthroposophique fondé par Rudolf Steiner (Choné 2013; Choné 2016).

¹³ *Ibid.*

Bibliographie

- Anstett Élisabeth. 2015. « Les funérailles « bio » ». *Communications* 97: 147–159.
- Bihoux Philippe. 2014. *L'âge des low-tech. Vers une civilisation techniquement soutenable*. Paris: Seuil.
- Bisson David. 2013. « Esotérisme, nature et spiritualité. Variations autour de la notion d'« écologie spirituelle » », in: Bertina Ludovic, Carnac Romain, Fauches Aurélien, Gervais Mathieu (dir.), *Nature et religions*, p. 163–172. Paris: CNRS Editions.
- Carles Pierre (dir.). 2007. *Volem rien foutre al país*.
- Choné Aurélie. 2013. « Les fondements de l'écologie spirituelle chez Rudolf Steiner », in: *Politica Hermetica* 27, p. 15–35. Lausanne: L'Âge d'homme.
- Choné Aurélie. 2016. « Ecospiritualité », in: Choné Aurélie et al. (dir.), *Guide des humanités environnementales*, p. 59–71. Villeneuve-d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion.
- Douglas Mary. 2001 [1971]. *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*. Paris: La Découverte/Poche.
- Faivre Antoine. 2007. *L'esotérisme*. Paris: PUF.
- Filoramo Giovanni. 1993. « Métamorphoses d'Hermès. Le sacré ésotérique d'Écologie profonde », in: Hervieu-Léger Danièle (dir.), *Religion et écologie*, p. 137–150. Paris: Cerf.
- Floutié Odile. 2016. « Après la mort, le retour à la terre. *Silence*, février 2016, p. 38–40.
- Jeanjean Agnès. 1999. « Les égouts de Montpellier : mots crus et mots propres ». *Ethnologie Française* 29(4): 607–615.
- Jeanjean Agnès. 2000. « Basses Œuvres. Ethnologie d'un réseau technique urbain : les égouts de Montpellier. *Annuaire des collectivités locales* 20(1): 633–640.
- Lindgaard Jade. 2014. *Je crise climatique. La planète, ma chaudière et moi*. Paris: La Découverte.
- Mercklé Pierre. 2004. *La sociologie des réseaux sociaux*. Paris: La Découverte.
- Pruvost Geneviève. 2013. « L'alternative écologique au quotidien. Vivre et travailler autrement ». *Terrain* 60: 36–55.
- Rumble Hannah, Troyer John, Walter Tony, Woodthorpe Kate. 2014. « Disposal or Dispersal? Environmentalism and Final Treatment of the British Dead ». *Mortality* 19(3): 243–260.